

Danses

## La déconstruction comme révélation

Edouard Lock

---

Volume 43, numéro 4 (254), novembre 2001  
Danses

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32926ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)  
1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Lock, E. (2001). La déconstruction comme révélation. *Liberté*, 43(4), 70–75.

## La déconstruction comme révélation

Edouard Lock

La perception des formes m'intéresse. Je ne pense pas que le corps, en tant que structure, possède un ensemble de propriétés absolues et immuables. En mouvement, le corps affiche un certain nombre de qualités, telles la transparence, le flou et la distorsion, conséquences naturelles d'une interaction entre l'œil et une structure qui bouge rapidement. Je crois que le corps est une forme relativement abstraite, qui ne se stabilise qu'au moment où l'ensemble des informations recueillies par l'œil se subordonnent aux informations engendrées par la pensée. En fait, il existe une dichotomie importante entre l'image que l'être humain se fait de son corps, perçu comme stable, et la complexité véritable de ce dernier.

Les œuvres que je réalise, plus spécifiquement celles sur pointes, traitent de ces questions. La technique des pointes produit l'effet contraire de ce que je viens de décrire. Elle souligne et renforce l'illusion de la forme et de la ligne en

créant une représentation graphique du corps. En ajoutant des « impuretés », telles la vitesse, la complexité, l'interférence – trop ou pas assez de lumière, le silence, une trop grande intensité sonore, etc. – le flot d'information est renversé et la représentation « pure » ou symbolique du corps est contrecarrée.

Je pense que c'est comme dans la vie. Les environnements naturels ne coopèrent jamais avec l'observateur. Lorsque l'observation est faite dans un environnement naturel, la chose observée est souvent partiellement volée à la vue par un environnement non coopératif et non centré sur l'humain. L'observateur doit éliminer ce qui crée interférence de façon à ne conserver que l'information nécessaire. La même chose se passe en ville. Bien qu'elle soit centrée sur l'humain, elle abrite une telle multiplicité de points de vue – et d'observateurs – que ces différents points de vue ne peuvent qu'entrer en conflit les uns avec les autres. L'observateur doit, une fois de plus, trier toute une série d'« impuretés » afin d'être en mesure de « voir ».

Je pense que l'acte de « voir » relie des informations fragmentaires et non harmonisées en les subordonnant à une volonté et à un point de vue. Le résultat est une impression de stabilité réconfortante.

Voir quelque chose dans un environnement non coopératif se fonde sur l'observation, alors que « comprendre » cette même chose dépend de la capacité de synthèse ou de conclusion. Stabiliser la nature de la chose observée afin d'arriver à une conclusion permet de communiquer des informations sous une forme stable, à

soi-même d'abord et ensuite aux autres. Lorsque nous communiquons, nous émettons de l'information, et lorsque nous observons, nous recevons de l'information. On ne peut faire les deux en même temps. La précision de la conclusion en est affectée. Un degré élevé de précision demande une observation ininterrompue.

Tant que nous observons, nous ne pouvons pas communiquer. Par conséquent, lorsqu'on arrive à une conclusion, l'observation s'interrompt.

### **Percevoir versus nommer**

La compréhension et la conclusion se prêtent bien à une mise en mots parce qu'elles s'appuient sur des observations antérieures. Les mots ne contiennent aucune information. Ils dirigent plutôt l'attention vers l'information perçue précédemment. « La voiture rouge stationnée dans la rue » génère une image composée de voitures et de rues génériques issues de nos observations passées, image structurée suivant des instructions données par la phrase. Toute faille dans ces données antérieures serait fatale pour l'achèvement de l'image. Si nous n'avons jamais vu la couleur rouge, le mot « rouge » ne livre aucune information permettant de saisir ou comprendre la nature du rouge.

Les structures basées sur les mots masquent les failles perceptives. Ce qui est rassurant.



Photo : Edouard Lock

Main du bébé de Louise Lecavalier

Un exemple est le mot « main ». Comme nous avons un mot pour désigner cet appendice, nous avons le sentiment de le connaître. C'est notre main. Cependant, si on nous demandait de décrire ses propriétés : les lignes, marques ou rides sur nos paumes, la forme de nos doigts relativement à leur longueur, leur largeur, etc., nous ne serions pas en mesure de donner beaucoup de détails. Même en faisant un effort considérable, nous nous heurterions à des failles perceptives – où il n'y a pas d'information – et verrions s'effondrer notre « compréhension ». Pourtant, devant une série de photographies de mains, nous n'aurions aucun problème à reconnaître la nôtre. Comment peut-on reconnaître quelque chose que l'on ne peut décrire ?

L'acte de reconnaître s'établit sur l'observation ; la description, sur la conclusion. Dès que l'on arrive à une conclusion, on arrête d'observer. On n'a alors qu'une compréhension symbolique de la chose (main) et non une compréhension réelle. Le symbole contient peu de détails. Sa fonction est d'agir comme lien entre l'extérieur (la réalité) et l'intérieur (l'univers psychologique de l'observateur) afin de nous souligner l'importance du sujet d'une façon personnelle et non générique. Une compréhension importante du sujet n'équivaut pas à un sujet important (le coup de foudre est un exemple parfait d'un manque quasi total d'information, allié à une implication personnelle absolue).

Reconnaître, par contre, est un acte de survie. C'est un acte froid. On reconnaît comme on respire. Bien reconnaître, comme bien respirer, permet de survivre. C'est une fonction qui opère à un niveau inconscient et automatique et qui n'est donc pas sujette à l'univers symbolique.

On ne pourrait percevoir notre corps avec cette même froideur. L'une des premières choses que nous faisons, enfant, est de nous construire un corps symbolique. À ce corps-symbole s'ajouteront les couches qui formeront notre réalité culturelle et sociale. Elles deviendront des excroissances de ce premier corps.

Quand la danse coupe le lien entre le corps réel et le corps symbolique au moyen de la complexité, de la vitesse, de la lenteur et de toutes autres formes d'interférence, elle permet à l'observateur de reconnaître son corps plutôt que de le penser ; elle crée une instabilité perceptuelle qui libère une multitude de détails. Le corps cesse d'être une entité

symbolique et devient une entité physique aux détails infinis et tout ce qui a été bâti sur lui se charge à son tour de détails. On ne connaît plus le monde, on le reconnaît.

Nous appelons cette construction symbolique du monde « compréhension » et sa déconstruction « révélation ».